

2010

Extrait du roman  
de Stéphane Rascol

*Le livre est ouvert à la page du prologue. La voix du narrateur happe la lectrice, la fait entrer de plain-pied dans le tourbillon de l'aventure. Au cœur du drame. Il y a quatre décennies...*

« 5 avril 1967

Guatemala. Nous y voilà enfin.

Six frontières franchies, des heures, des jours de formalités : douane, police, immigration, paperasses...

À l'aube du troisième jour, nous fonçons en jeep vers l'Alta Verapaz, une zone calcaire du Guatemala, creusée de très nombreuses cavités et grottes. Un paysage chaotique, irréel. Un extraordinaire champ d'investigation souterraine, un champ neuf et pratiquement vierge, ignoré des milieux spéléologiques. Bordée de cactus pareils à des chandeliers, la route dure, plombée par le soleil, file droit à travers les collines et se perd dans la faille, le vide creusé par la vallée. Nous longeons un ruisseau qui serpente parmi les rochers blancs.

Une cascade sourd d'une falaise. Bientôt, la route n'est plus qu'un chemin étriqué, troué d'ornières gorgées d'eau boueuse. La saison des pluies n'est pas encore terminée. Les virages tournent à angle droit, brutalement. Nous descendons, virons, grimpons le long des murailles, longeons les crêtes de gorges profondes, redescendons le long des failles entre les éperons de pierre. Puis, le chemin se ramifie en sentiers sinueux qui courent dans le rocher, suspendus au-dessus des abîmes. Nous empruntons celui qui s'incline vers un vallon. Nous passons devant les pierres, les rocs chevelus d'une végétation inconnue, qui roulent les uns sur les autres, se chevauchent pour former un gigantesque chaos. Devant ce spectacle saisissant jailli d'un autre âge, une intuition me saisit à la gorge. Je comprends que cet espace tourmenté dans sa solitude désespérée va compter dans ma vie plus que tout ce que j'ai connu jusqu'alors.

Et soudain, nous sommes récompensés. Nous contour-nons trois rochers monstrueux qui masquent le flanc de la falaise et nous tombons sur l'ouverture d'une caverne. Nous sautons de la jeep et fonçons vers la fente étroite et haute qui se découpe dans la muraille.

À peine assez grande pour laisser passer un homme, elle est à moitié dissimulée par des lianes et des rocs éboulés. Dans la pénombre, nous distinguons une profonde cavité qui s'enfonce très loin sous la terre. Un bruit d'explosions sourdes nous indique la présence d'une rivière souterraine. Nous nous ouvrons un passage à la machette jusqu'au seuil de la clairière de pierre. Le vestibule est large et haut de voûte. Un vrai temple. Nous endossons l'équipement – la combinaison et le casque muni d'une lampe à acétylène, des cordes et une échelle de corde. Nous nous coulons dans

l'orifice. Nous parcourons quelques mètres le long des parois rugueuses et humides. Le couloir s'élargit. Et là, surprise : le vestibule se prolonge par un escalier taillé dans le roc qui plonge au cœur des ténèbres.

Le trésor fabuleux des Mayas dont parlent les légendes indiennes dormirait-il dans cette grotte ? Quelle meilleure cachette que cet empire de la nuit pour le soustraire à l'avidité des conquistadors espagnols ?

L'escalier est très raide ; les marches, étroites et hautes. À moins de trente mètres, plus de marches, une plate-forme. Nous soufflons. À partir d'ici, il nous faut continuer sur les rocailles. Tout là-haut, en levant la tête, on voit briller une toute petite étoile : le trou de l'entrée, à cent mètres au-dessus de nous. Une galerie s'ouvre sur la droite. Une cascade de calcite. Des stalactites et stalagmites, qui parfois se rejoignent, ralentissent notre progression. À l'entrée d'une immense salle, nous nous asseyons pour fumer une Gauloise. Des rochers y ont joué à saute-mouton il y a des millénaires avant d'être figés pour toujours. Nous attaquons ce chaos de roches déchiquetées dans le sens de la pente. Un gros caillou roule sous mes pieds. J'essaye de me rattraper. Mon coude heurte le roc. Je me frictionne : rien de cassé. Mais ça fait mal. Pendant ce temps, Christian, mon coéquipier, un géant blond aux yeux bleus candides, toujours souriant, est parvenu au bas de l'éboulis. Je l'aperçois tout au fond, accroupi. Il hurle, ses paroles se confondent avec l'écho venu des profondeurs qui lui répond dans le noir.

— Y a de l'or à la pelle !

Je dégringole au risque de me péter une guibole. Christian est penché sur un squelette humain. D'après la position, c'est celui d'une victime offerte en sacrifice aux dieux il y a des siècles, jetée dans l'abîme depuis

l'orifice d'une galerie supérieure à vingt mètres au-dessus de nous. Christian tient un aigle aux ailes déployées en bel or jaune dans le creux de sa main et me montre, de son autre main, un pendentif. Magnifique : six ou sept centimètres de long, sur trois ou quatre de large. Un profil de tête maya en jade impérial, le plus beau des jades de l'Amérique précolombienne. Le reste du collier est éparpillé autour des os de la poitrine. Il les recueille fébrilement et les fourre dans son sac. Le veinard, cela doit valoir une petite fortune. Et son sac à dos est déjà presque plein.

Chacun pour soi, c'est notre règle. C'est lui qui a trouvé ces bijoux. Ils sont à lui.

— Regarde plus bas !

Je n'ai pas attendu qu'il me le dise ! Je balaye les alentours avec le faisceau de ma lampe-torche. Dans un creux, au ras de la paroi, gît un autre squelette, coincé entre deux blocs dans une flaque d'eau. Je me mets à plat ventre. Autour de ce qui devait être le cou : des perles roses. J'en attrape une. Bordel, c'est du corail, ça ne vaut pas tripette !

Tout là-bas, la lampe de Christian fouille de roc en roc. Je l'entends qui crie :

— Un autre... et encore un.

Il brandit un aigle énorme qui doit bien peser entre deux cents et trois cents grammes, puis une grenouille et un dragon. Des bijoux en or. Le pactole.

Je m'apprête à le rejoindre ; je n'ai pas fait trois pas que je trébuché sur de nouveaux ossements. Des perles scintillent. La chance me sourit enfin ! Je saisis un pendentif. Il est en coquillages... Putain, c'est pas possible, j'ai la poisse au cul, alors que Christian vient d'engranger une fortune.

Et il jubile, le con :

— Mon sac est plein à ras bord !

Je le rejoins et nous remontons. Il souffle comme un bœuf avec son sac à dos qui pèse un âne mort. Tant pis pour lui ! Avant de quitter la grotte, nous décidons d'explorer les galeries supérieures. Ce serait trop con de passer à côté d'autres joyaux. Les parois, tapissées de belles concrétions, sont criblées de trous noirs opaques. Un véritable labyrinthe de galeries déploie ses tentacules. Laquelle explorer ? C'est la loterie. Christian s'engage dans celle de gauche, et moi au petit bonheur dans celle de droite. J'avance lentement. Quelques mètres plus loin, la galerie est bouchée.

— Merde, un cul-de-sac !

Je fais demi-tour et m'enfonce dans la galerie voisine. J'aperçois, dissimulée derrière un repli de la roche, une chatière prometteuse. Je m'insinue dans cette ouverture exiguë. Un boyau la prolonge. Quelques contorsions, et je passe. Le boyau s'élargit en lami-noir ; ma lampe éclaire suffisamment loin pour que je puisse voir que le plafond s'élève graduellement. Je me propulse à la manière d'un lézard. Le couloir se rétrécit à nouveau. Mon sac à dos racle le plafond. À une bifurcation, le piaillage caractéristique des chauves-souris me jette à leur rencontre. Ce bruit devient infernal quand je suis aux frontières de leur royaume : une salle. Je patauge dans le guano. Des insectes grouillent dans cette pourriture puante qui noircit le sol et les parois. Par centaines, les chauves-souris tourbillonnent. Leurs cris d'effroi, le ronflement de leurs ailes m'assourdissent. Elles frôlent mes bras, mes jambes, ma poitrine. Je n'ai plus qu'une hâte : m'évader de cet enfer.

Je glisse sur un rocher. Pour ne pas m'étaler dans le guano, j'ai jeté les bras en avant. Mes mains pénètrent

dans l'affreux magma parmi les insectes noirs, pareils à des grillons et des vers jaunâtres qui se tortillent en tous sens. Des grappes se sont reformées au plafond, des grappes dont les grains vivants se bousculent, se cognent. Je bats en retraite. Je plonge dans le soupirail au ras du sol. Quelques frôlements encore, quelques cris qui s'estompent. Je sue à grosses gouttes. Mes piles s'usent, ma lampe faiblit. Je suis vanné. J'ai peur de me perdre dans ce dédale de couloirs et de salles. Reprendre mon souffle, à présent ! Je rampe, m'écorche, me cogne la tête. Ouf ! La chatière ! Elle est haute. Un dernier effort. Je reste pendu dans le vide avec tout le poids de mon corps qui me laboure, me martyrise. Je me demande si je réussirai à atteindre cette ouverture minuscule. Ne pas économiser mes forces. Je serre les dents sur ma lèvre inférieure, je prends mon élan et m'extirpe du trou.

Me voilà revenu à mon point de départ. Et la voix de Christian qui m'appelle. Il gueule mon nom. J'y vais. La galerie qu'il a empruntée s'incurve, puis est barrée par un énorme éboulis que j'escalade sans difficulté. Les blocs qui le composent semblent avoir été spécialement dessinés pour l'ascension. Je débouche dans une salle. Une splendeur, avec sa large draperie qui descend des voûtes. Dans la lumière de sa lampe à acétylène, je vois Christian, agenouillé comme à l'église devant deux statues en or de trente à cinquante centimètres de hauteur. Elles veillent sur un vase polychrome merveilleusement peint : un dignitaire, coiffé de plumes, entouré de danseurs et d'esclaves. Et ce vase est intact. C'est du pur classique maya.

Christian atteint l'extase. Pour le coup, j'ai la rage, l'envie de lui envoyer mon poing dans la gueule pour effacer son sourire béat. Il décroche son sac à dos et

tente d'y enfouir une statue. Il n'y arrive pas, son sac est plein comme un boudin.

— Passe-les-moi, lui dis-je, le mien est vide, la baraka n'était pas avec moi.

Je m'attends à ce qu'il me dise que j'aurai ma part du butin. Après tout, on a partagé les risques. Mais non, il acquiesce avec un petit rire satisfait :

— Moi, j'ai une chance d'enfer ! dit-il en me tendant les deux statues et le vase que je pose délicatement dans mon sac ; j'arrive tout juste à le fermer.

Je ronge mon frein, furieux. Avant d'enfiler son sac à dos, il promène le faisceau de sa lampe autour de lui, repère quelque chose et se dirige vers un orifice.

— Oh ! viens voir ! C'est sûrement le trou par lequel les Mayas balançaient les nanas.

Je m'approche de l'abîme de ténèbres qui s'ouvre à mes pieds. Le faisceau lumineux de ma lampe ne parvient pas à éclairer le fond.

— Les squelettes doivent se trouver juste dessous.

Une idée fulgurante me traverse l'esprit. Le faire disparaître et m'emparer de son trésor. Après tout, il me le doit, c'est moi qui ai monté l'expédition. Au départ, je devais partir avec Hugues, mon frangin. S'il ne s'était pas dégonflé au dernier moment, le trouillard, c'est lui qui serait là. Et le magot resterait dans la famille. Mais il n'avait pas pris mon projet au sérieux, c'est ce que j'ai compris après coup. Il avait juste joué avec l'idée, comme quand on était gosses et qu'on partait à la chasse au trésor dans le parc. Mis au pied du mur, il s'est débiné comme un lapin. Il a chié dans son froc ! Au fond, c'est un bourge. Il ne voulait pas quitter sa petite vie routinière, boulot, dodo... Christian, lui, n'a pas eu les foies, mais c'est pour moi un étranger, je ne sais presque rien de ce gars, à part qu'il s'appelle

Collomb, qu'il a un hôtel dans la Drôme, fermé l'hiver, ce qui lui laisse le loisir de voyager. Il a entendu par hasard mon appel à des sponsors sur les ondes. J'avais été invité à la radio locale, dans une émission sur les chercheurs d'or. Il m'a appelé le jour même. Il était d'accord pour financer l'expédition, mais il voulait tenter l'aventure avec moi. Il m'a avoué n'avoir jamais fait de spéléo. J'ai eu beau lui dire que sans un minimum d'expérience ce n'était pas du beurre, il n'a pas voulu en démordre. Comme j'étais complètement fauché, j'ai fini par accepter son offre. À contrecœur. Et puis, quand on s'est rencontrés, j'ai trouvé sa bouille plutôt sympathique. Et voilà que maintenant je m'apprête à l'envoyer rejoindre des squelettes millénaires...

L'appréhension me noue la gorge. Je vais poser la main sur son dos. Une simple pression et *pfuit*... Finie sa belle aventure... À moi les bijoux...

Il tourne la tête et me sourit.

— C'est formidable ! s'écrie-t-il. Regarde comme c'est beau !

Sa lampe illumine les voûtes. Mon bras se fige. Je ne peux pas. Je ne suis pas un tueur. Je suis un aventurier. Formé à la spéléo et non au crime. Mes résolutions meurtrières s'émiettent.

— Et de tous ces objets, je vais tirer un max.

Il me nargue, le salaud.

Je lance :

— Tu n'as pas besoin de faire le mariole parce que tu as plus de pot que moi, sur ce coup-là !

Il ricane :

— Tu pourras toujours dire que tu es tombé sur un os !

Là, je sors de mes gonds. Je brandis un poing menaçant vers son visage.

Apeuré, il fait un pas en arrière, vacille au-dessus de l'abîme. J'ai le temps d'apercevoir ses lèvres charnues s'arrondir sous l'effet de la terreur, son regard horrifié. Son cri, amplifié par l'écho des parois, me déchire les tympans. Il heurte plusieurs fois la muraille et ses saillies rocheuses avant de toucher le sol. J'entends comme un bruit sourd. Puis tout redevient calme.

Le silence d'un cimetière. Je reste prostré un long moment. Je tremble de tout mon corps. Même si je ne l'ai pas poussé, j'en ai eu l'intention. Je suis un meurtrier. Peut-être n'est-il que blessé ? Je ne peux pas l'abandonner au fond de ce trou. Il faut que j'aille vérifier s'il vit encore. J'ai deux solutions pour rejoindre la salle inférieure : soit refaire le chemin inverse, soit descendre directement dans le puits. J'opte pour la deuxième, plus rapide et moins ardue que l'escalade des éboulis.

Je lance mon échelle de corde, je l'amarre à une concrétion et, surplombant le précipice, je descends les échelons, assuré mais pas rassuré. Un pied après l'autre. Lentement. L'échelle s'arrête à un mètre cinquante du sol. C'est un peu haut. Tant pis ! Je saute et atterris sans dégât sur le sol mou, juste à côté du corps désarticulé de Christian qui gît près du squelette auquel il a ôté l'ultime parure. Dans sa chute, il s'est brisé la nuque. Son visage est intact, les yeux exorbités, les traits figés dans une expression d'épouvante. Seul un filet de sang s'échappe de ses narines. Il est mort, et bien mort. Inutile d'être docteur en médecine pour le comprendre. Au fond, c'est mieux ainsi. Qu'aurais-je pu faire pour le sauver ? Rien. Et puis, je n'ai pas eu à affronter son regard. Je lui ferme les yeux. Je murmure *Requiescat in pace* et je me signe – je n'aurai pas été enfant de chœur pour rien !

J'ai envie de quitter cette grotte au plus vite. Dans le silence sépulcral, j'entends un bruissement. Avec mon sac qui tire sur l'épaule et celui de Christian que je tiens à bout de bras, j'avance dans l'éboulis. Je suis en nage. Et devant moi s'ouvre un puits, d'où monte le chant assourdissant de la rivière. Le calcaire très dur des parois est érodé à un point tel qu'il forme une véritable échelle. Je descends dans le *rio* de la nuit. Il coule, majestueux, derrière une cloison de draperies. Un palais de cristal, strié de colonnettes blanches. J'entre dans l'eau peu profonde. Je l'éclaire avec ma lampe. Elle se perd parmi de gros blocs. Si je suis le *rio*, il me conduira sûrement à la résurgence qui doit se trouver sous la salle d'entrée. Avec mon barda, j'avance péniblement dans l'eau qui m'arrive aux genoux. J'espère que mon hypothèse est bonne et que je vais sortir de cette grotte.

Enfin, je distingue une lueur blanchâtre dans le lointain. Un reste de jour qui résiste à la nuit tombante. Je ne me suis pas trompé. Je marche avec une énergie décuplée vers cette tache de lumière. Elle se rapproche, s'élargit, m'aveugle. Je viens de franchir le parcours souterrain de la rivière. Je ressors avec elle, au cœur du chaos rocheux, non loin de l'entrée. La jeep est là, tout près. Je charge les sacs et me laisse tomber sur le sol. À bout de forces.

Il ne me reste plus qu'à signaler la disparition de mon coéquipier à l'ambassade. Je décrirai mon angoisse en ne le voyant pas revenir, j'expliquerai comment je suis parti à sa recherche dans le dédale des ramifications où j'ai failli me perdre. Sur l'emplacement exact de la grotte, je resterai vague. D'ailleurs, le voudrais-je, ce serait impossible au milieu du fourmillement des gouffres et des grottes qui trouent la région. Peut-être

organiseront-ils des recherches, mais j'en doute. En tout cas, ils se chargeront des formalités et de la corvée de prévenir la famille – que je ne connais même pas, je sais juste qu'il est marié et qu'il a un enfant –, puis rapatrier ses affaires, rendre quelques objets à défaut du corps... Et moi, je continuerai mes explorations sur ma lancée. Je reviendrai en France avec une petite fortune. »

*La main tremblante lâche le livre. Il tombe sur le sol avec un bruit mat. La voix cynique du narrateur a rendu la présence du personnage palpable. Il flotte dans la pièce tel un fantôme...*